



« Les élèves se lèvent en plein cours, tutoient »

Barbara Lefebvre, enseignante, auteur de « Génération : J'ai le droit »

ELLE PARLE comme elle marche : vite. Même avec le rhume, Barbara Lefebvre est habitée par son propos. Cette prof d'histoire-géographie en région parisienne, en poste auprès d'élèves en situation de handicap, est devenue l'une des figures des débats sur l'école. Elle est classée dans le camp des conservateurs depuis sa participation il y a quinze ans à l'ouvrage collectif « les Territoires perdus de la République » sur la montée des communautarismes. « Génération : J'ai le droit » est son quatrième livre.

La génération « j'ai le droit », c'est quoi ?

BARBARA LEFEBVRE. C'est à la fois une génération d'élèves et une génération de parents qui considèrent que leurs droits individuels prévalent sur l'intérêt général. On glorifie les identités particulières au détriment du

bien commun. Cet individualisme fait le jeu de deux courants : d'une part, le modèle ultralibéral, avec le culte de l'argent ; d'autre part, le communautarisme, selon lequel on serait déterminé par une identité de naissance à préserver absolument.

En tant que prof depuis vingt ans, avez-vous observé les comportements de cette génération « J'ai le droit » ?

Oui. Dès la 6^e, les élèves se lèvent en plein cours, tutoient et interrompent l'enseignant... C'est la preuve que quelque chose n'est pas cadré. Je vois dans cette génération deux rejets, deux crises : une crise de l'autorité et une crise de la culture. Or, la culture est fondamentale car elle est génératrice d'intégration. Et je ne parle pas là que des enfants d'immigrés, car un enfant est un nouveau venu dans la société, et le rôle de l'école

est de lui apprendre la vie en collectivité. Mais elle est aujourd'hui délégitimée. Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, que l'élève conteste, n'obéisse pas, voire dise qu'il est son propre maître.

Pour vous, l'école serait donc responsable ?

Cette génération est le résultat d'un très long phénomène, mais l'école en particulier a perdu le sens de sa mission. Avec ce principe prétendument progressiste selon lequel il faut se mettre à la portée des enfants, on a maintenu un grand nombre d'élèves derrière un fossé devenu quasiment infranchissable. Privés d'un accès exigeant à la langue, ils ne sont plus en capacité d'avoir une conversation avec quelqu'un qui vient d'un autre milieu. L'école a perdu sa capacité intégratrice.

C'est nouveau ?

L'explosion des réseaux sociaux a



LP/JEAN-BAPTISTE QUENTIN

« On glorifie les identités particulières, au détriment du bien commun », dénonce Barbara Lefebvre.

accentué la domination du « je » tout-puissant, qui pense primer sur le « nous ». Dans les années 2000 déjà, on sentait chez les élèves un certain non-consentement de l'autorité. Cela s'est exacerbé depuis cinq ou six ans.

Cet individualisme ne peut-il pas avoir de bons côtés ?

Quand vous mettez votre « je » en avant, quand la seule chose qui compte est la satisfaction de vos désirs et de vos envies, cela crée un rapport avec les autres extrêmement violent. L'autre devient un objet. D'où le harcèlement, le sexisme, et ces petits caïds qui font leur loi...

Vous incluez les parents...

Beaucoup ont intégré que l'école serait ce lieu de la violence institutionnelle, qui nierait l'identité et l'épanouissement de leurs enfants. Mais c'est normal ! L'école n'est pas le lieu d'épanouissement de l'enfant, c'est le lieu d'instruction de l'élève et futur citoyen. Aujourd'hui, beaucoup de parents ne prennent plus l'école au sérieux parce qu'elle-même a accepté que son idéal soit galvaudé. **PROPOS RECUEILLIS PAR C.B.**